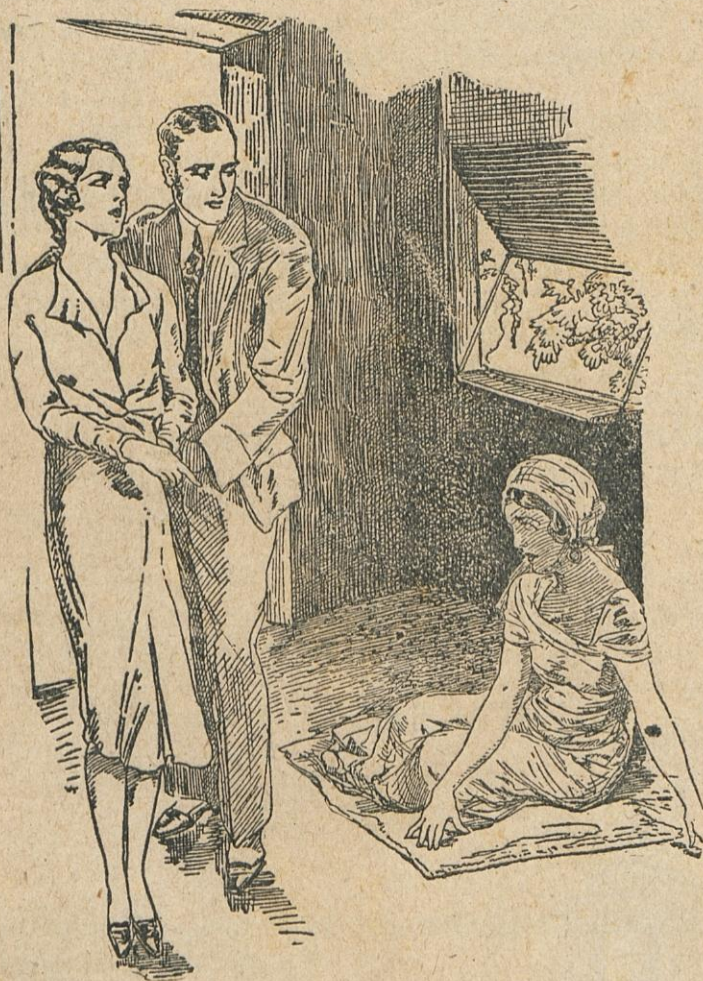




*Elle fut étonnée de voir une jeune et jolie
Malaise accroupie sur une natte. P. 2681.*

C. I.

LIVRAISON 337.

Amy rougit violemment.

— Qui a payé pour moi ?

— Pourquoi voulez-vous savoir cela, mademoiselle... vous pouvez bien vous l'imaginer. Et il ne faut pas vous fâcher pour cela ; soyez heureuse d'être débarrassée de vos dettes...

— Elle n'a pas tort... se disait Amy, il serait bien ennuyeux d'avoir des dettes dans la situation où je suis.

Elle prit les cinquante francs que madame Etienne lui tendait et insista pour avoir le certificat de domicile.

Lorsqu'elle eut le papier en sa possession, elle prit congé de la brave femme.

— Pensez-vous revenir pour dîner, mademoiselle ?

— Je ne peux rien vous promettre, madame Etienne.

— Car j'ignore si l'on ne m'arrêtera pas tout de suite... pensait-elle.

CHAPITRE CCCLXXVIII

LA FUIITE

Jeanne Zola, en proie à une excitation fébrile, faisait ses préparatifs de départ.

Elle n'avait qu'une préoccupation : rejoindre son mari.

Et elle avait peine à dissimuler sa joie devant les enfants.

Elle aurait aimé leur raconter son plan, mais la crainte qu'ils ne parlent, l'empêchait de leur dire la vérité.

Lorsqu'ils la pressaient de questions, elle leur disait, qu'ils allaient partir pour la Russie.

Denise étonnée la regardait et demandait :

— Mais qu'allons-nous faire en Russie, maman ?

Jeanne sourit.

— Tu verras, ma chérie... il ne faut pas me poser tant de questions.

Et pour distraire les enfants, elle leur donna différentes choses à faire.

Enfin Louis Triouleyre et sa femme arrivèrent.

— Allons-nous réussir ? Allons-nous atteindre notre but ? demanda Jeanne anxieusement.

— Ayons confiance en Dieu... répondit Louis Triouleyre, il nous protégera dans le danger.

A la nuit tombante, Jeanne en compagnie de ses enfants, de Louis Triouleyre et de sa femme quitta secrètement la maison de campagne.

On avait envoyé les deux bonnes se coucher de très bonne heure ; ainsi, elles ne s'apercevraient pas de leur fuite, avant que Jeanne et les deux petits soient en sûreté.

Les enfants se pressaient craintivement contre leur mère.

Ils n'osaient pas parler, car tout leur paraissait étrange et menaçant.

Le chemin passait par la forêt de Verneuil.

Monsieur Triouleyre portait une lourde valise et Jeanne Zola en voyant luire, dans sa main, un revolver, eut un mouvement de frayeur.

— Pourquoi cette arme ? demanda-t-elle nerveusement.

— C'est nécessaire... dit Triouleyre... cette traversée de la forêt n'est pas sans danger.

— Juste ciel, je n'y avais pas pensé.

— Vous n'avez rien à craindre, Madame Jeanne. Si un de ces rôdeurs, qui affectionnent les ténèbres de la forêt, essayait de nous barrer le chemin, je le mettrais à la raison sur le champ.

Jeanne serrait ses enfants contre elle et hâtait le pas, afin de les mettre le plus vite possible en sûreté.

La petite troupe marchait sans parler.

Chaque fois qu'un craquement se produisait dans les sous-bois, Jeanne avait un sursaut de frayeur et regardait peureusement de tous côtés.

Elle ne tremblait pas pour elle-même. Mais elle avait peur pour ses enfants.

Au bout d'un long silence, on entendit la voix plaintive de Jacques :

— Sommes-nous encore loin, maman ?

— Non, mon petit...

— Il fait tellement sombre ici...

— Nous allons avoir traversé bientôt la forêt et tu vas voir les étoiles...

— Où sont les étoiles?...

— Tu ne peux pas les voir à cause des arbres...

A son tour, Denise se mêla à la conversation :

— Pourquoi devons-nous marcher dans la forêt la nuit, maman ? J'ai peur...

Monsieur Triouleyre tenta de rassurer l'enfant :

— Tu ne dois pas avoir peur Denise, rien ne peut t'arriver, nous sommes avec toi...

— Mais nous aurions pu prendre la voiture demain matin pour aller à Verneuil... comme nous faisons les autres fois.

— Cette fois, il faut marcher à pied, ma petite Denise, sans cela nous manquerions le train.

— Mais, je suis si fatigué, maman... reprit Jacques.

— Viens dans mes bras, je te porterai... dit Madame Triouleyre, en prenant l'enfant.

Denise serra plus fort la main de sa mère.

— Es-tu sûre, maman, que rien ne va nous arriver ?

— Que peut-il nous arriver, ma petite ?

— Amélie m'a raconté qu'une fois un homme a été attaqué par des brigands dans la forêt de Verneuil.

— Amélie est stupide de te raconter cela et je le lui dirai, lorsque nous rentrerons... elle a voulu vous faire peur.

— Mais on raconte partout qu'il y a des brigands dans cette forêt... insista la petite.

— Nous n'allons pas les rencontrer, Denise... la rassura sa mère, tu n'as aucune raison d'avoir peur.

Mais le cœur de Jeanne battait d'inquiétude.

Et les plaintes des enfants augmentaient sa peur...

Soudain, ils entendirent un craquement dans les buissons.

Puis, des pas... tout près d'eux.

Monsieur Triouleyre s'arrêta net. Il posa la valise à terre et ses yeux cherchèrent à percer les ténèbres.

— Qui va là ? demanda-t-il d'une voix qui résonna étrangement dans cet effrayant silence.

Jeanne serra craintivement sa fille contre elle. Madame Triouleyre s'était réfugiée derrière son mari.

Personne n'osait respirer...

Mais on n'entendait plus rien...

Pendant quelques instants, ils tendirent anxieusement l'oreille, puis Triouleyre dit avec un rire forcé :

— Ce n'est rien !... nous aurons dérangé un animal quelconque.

Il allait se remettre en marche, quand le même bruit se répéta.

— Il y a quelqu'un ici... s'exclama Madame Zola.
Triouleyre s'immobilisa.

— Qui va là ? cria-t-il de nouveau.

Pas de réponse.

Triouleyre, furieux, pressa le petit groupe.

— Allons, continuons... ne restons pas ici... chaque minute est précieuse...

Mais, à peine avaient-ils fait quelques pas, qu'une ombre surgissait devant eux !

Les deux femmes poussèrent des cris de terreur..., les enfants se mirent à pleurer.

Seul, Monsieur Triouleyre resta calme.

Il laissa s'approcher l'homme, qui portait un long manteau noir et dont le visage était à moitié dissimulé par un grand feutre mou...

Quelques instants après, ils se trouvèrent face à face.

Monsieur Triouleyre tira une lanterne de dessous son manteau et éclaira brusquement le visage de l'inconnu.

Aveuglé par la lumière, celui-ci bredouilla timidement quelques excuses :

— Pardonnez-moi, monsieur... j'ai perdu mon chemin. Pouvez-vous m'indiquer l'heure ?...

— Il est minuit passé, dit Monsieur Triouleyre, et je vous conseille de ne pas effrayer les passants par une si brusque apparition, car cela pourrait vous mal réussir.

Et il leva la main droite, dans laquelle brillait son revolver.

L'homme eut un sursaut d'effroi et se retourna :

— Je ne vous veux aucun mal, s'écria-t-il en s'éloignant, ne tirez pas.

Triouleyre se mit à rire et dit aux deux femmes :

— C'est un froussard, puisqu'il s'enfuit à la simple vue d'une arme.

Les deux femmes qui se tenaient les mains, respi-

rèrent avec soulagement et Jeanne s'écria :

— Grâce à Dieu ce n'était rien...

A grand'peine, elles tranquillisèrent les enfants, qui pleuraient toujours, et Triouleyre, s'efforçant de paraître gai, racontait des historiettes drôles. Il commença même à chanter un petit air de marche, si bien, que les enfants oublièrent leur frayeur et se mirent à chanter avec lui.

Jeanne Zola poussa un soupir de soulagement lorsqu'ils atteignirent la grande route.

Mais, dans une nuit si claire, un autre danger les guettait. Si quelqu'un les rencontrait, on pourrait les reconnaître et les poursuivre...

Anxieusement, ils regardaient de tous côtés et continuèrent leur marche le plus rapidement possible.

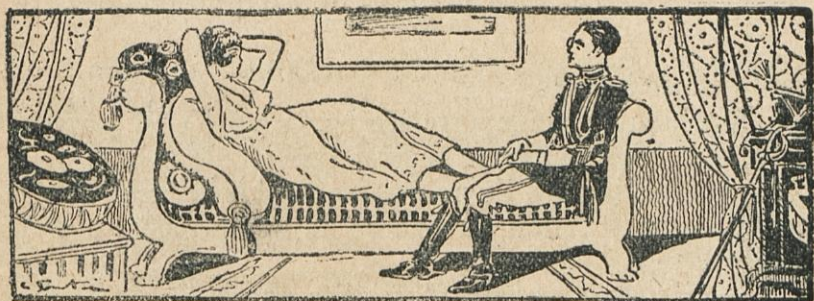
Mais, sans être inquiétés, ils parvinrent jusqu'à Verneuil où ils purent prendre le train et arrivèrent sans encombre à Paris. Là, ils passèrent une nuit chez des amis, car les enfants devaient se reposer avant d'entreprendre le long voyage pour l'Angleterre.

Jeanne ne dormait pas... elle était trop agitée et craignait toujours de trouver, au dernier moment, un obstacle infranchissable, qui ne lui permettrait pas de réaliser ses projets.

Ils n'avaient pas encore passé la frontière !...

Enfin l'heure du départ arriva, Jeanne s'était munie d'un chapeau orné de longs voiles gris, afin de soustraire son visage aux regards; elle avait changé les vêtements des enfants et leur avait recommandé de ne dire leur nom à personne et que leur père se trouvait en Angleterre.

Installée dans son compartiment, ses amis lui apportèrent encore de nombreuses provisions, et le voyage, qui devait l'amener vers son mari bien-aimé, commença.



CHAPITRE CCCXXIX

LA VERITE EN MARCHE...

La nouvelle du suicide d'Henry avait donné lieu à une infinité de commentaires, d'hypothèses et de suppositions. Dans tout Paris, on ne parlait, pour ainsi dire, plus d'autre chose et les esprits étaient très surexcités.

Pourquoi le colonel Henry s'était-il donné la mort ?
Pourquoi l'avait-on mis en prison ?

Les partisans d'Alfred Dreyfus étaient de ceux qui s'intéressaient le plus à ce fait et ils cherchaient à découvrir ce qui avait déterminé le geste fatal du misérable.

Laborie, Mathieu Dreyfus et Clémenceau s'efforçaient de trouver la justification de ce suicide. Quoiqu'ils eussent déjà des soupçons assez fondés, il était nécessaire d'acquérir une véritable certitude.

— Maintenant, la vérité est en marche, s'exclamait Laborie, dont les yeux brillaient. Les événements vont prendre une autre tournure. Je suis convaincu que l'Etat-Major va être obligé de prendre position...

— J'ai déjà préparé un article dans lequel je de-

rente chose à faire.

Mathieu Dreyfus paraissait très agité et il marchait à travers la chambre, le regard fixé sur le sol.

— Maintenant, ils ne pourront plus refuser de procéder à une révision du procès de mon frère ! s'exclama-t-il.

— La révision aura lieu sans aucun doute ! affirma Maître Laborie. Mais il est nécessaire qu'Alfred Dreyfus en fasse la demande lui-même...

Brusquement, Mathieu se tourna vers l'homme de loi :

— Mais mon frère devrait être avisé de cela, il n'a aucune idée de ce qui arrive à Paris, on lui cache tout...

— Il sera nécessaire de traiter avec Cavaignac, qui ne pourra nous refuser la possibilité d'entrer en relations avec Dreyfus.

Mathieu eut un rire amer.

— On ne nous le permettra jamais. Vous savez bien, que nos adversaires n'ont qu'un seul désir, enterrer l'affaire Dreyfus.

Laborie le considéra avec des yeux flamboyants :

— Oui, cela était ainsi autrefois, mais le cas du colonel Henry doit être éclairci et cela fera ressurgir aussi l'affaire Dreyfus, car le colonel Henry était trop engagé dans le procès.

— Je souhaite que vous ayez raison, maître...

— Je suis sûr que les derniers événements nous ont beaucoup rapproché du but... assura Clemenceau, mais il faut continuer à travailler sans relâche.

— Je voudrais bien travailler, nuit et jour, pour aider mon pauvre frère et sa malheureuse famille.

Laborie se tourna vers les deux hommes :

— Ayez confiance en moi. J'irai aujourd'hui même chez le ministre et je ne le quitterai pas avant qu'il ait cédé à mes exigences.

— Ce serait un grand bonheur d'arriver enfin à un résultat positif.

— Je vous donnerai immédiatement des nouvelles sur les suites de ma visite chez Cavignac, répondit Laborie. Et maintenant je vous quitte, messieurs, car chaque minute est précieuse.

Les trois hommes se séparèrent.

Clemenceau retourna à la rédaction de son journal, Mathieu se rendit chez Lucie, qu'il savait anxieuse, et Laborie se dirigea vers le ministère.

Il dut attendre plusieurs heures avant d'être reçu, car il y avait beaucoup de gens, qui voulaient voir le Ministre.

Enfin il fut introduit :

— Je viens en tant qu'avocat du capitaine Dreyfus, et je vous prie de me donner la possibilité d'entrer en relations directes avec le condamné, car j'aurais à lui écrire en vue de la révision du procès.

Cavaignac prit la carte de visite que Laborie lui avait envoyé et lut attentivement le nom. On pouvait voir sur son visage qu'il n'aurait pas reçu l'avocat, s'il avait su d'avance dans quel but celui-ci venait le trouver. Mais il ne pouvait plus reculer et il se voyait forcé d'entrer dans des explications.

Avec un sourire contraint, il se cala dans son fauteuil et dit :

— Vous demandez là quelque chose de très difficile, mon cher maître.

— Vous devez comprendre, que mes exigences ont des raisons suffisantes, Monsieur le Ministre. Le suicide du colonel Henry et son arrestation laisse croire que l'Etat-Major a découvert quel est le vrai coupable ! En outre...

Cavaignac l'interrompt d'un geste impatient.

— Je vous prie de mesurer vos paroles ! s'exclama-

t-il. Vous n'avez pas le droit de vous permettre des appréciations de ce genre...

Mais l'avocat ne se laissa pas intimider et, élevant la voix, il ajouta :

— Oh !... Tout le monde sait très bien à présent que Dreyfus n'était pas le véritable traître !... Et vous devez le savoir mieux que personne, Monsieur le ministre, autrement, vous n'auriez pas ordonné une enquête au sujet de cette dramatique affaire !

— Je l'ai fait uniquement parce que je voulais mettre fin à toutes les polémiques sur le procès de Dreyfus. La nation a besoin de calme et de tranquillité !... Il ne faut pas que tout un peuple continue de perdre son temps en discussions inutiles !

— En tout cas, nous exigeons une révision, parce que nous avons la certitude absolue de l'innocence du capitaine Dreyfus ! déclara l'avocat sur un ton résolu. C'est votre devoir monsieur le ministre, d'éclaircir cette affaire et de demander une révision du procès.

Cavaignac commençait à se sentir embarrassé en présence de l'attitude si décidée de l'homme de loi.

— Je ne puis vous accorder l'autorisation que vous me demandez avant d'en avoir référé aux chefs de l'Etat-Major, répondit-il après une courte pause. Mais je vous promets de m'en occuper sans tarder...

— Je vous en remercie, Monsieur le ministre, dit l'avocat en se levant, car il est certain que vous commettriez une grave injustice si vous n'accordiez pas à l'affaire Dreyfus toute l'attention nécessaire...

— Je n'ai aucunement l'intention de charger ma conscience de remords ! s'exclama le ministre en s'efforçant de sourire.

— Eh bien, je compte sur votre promesse et j'espère recevoir d'ici peu l'autorisation dont j'ai besoin, Monsieur le Ministre... Il est évident que nous ne pour-

rons pas obtenir une révision du procès à moins que Dreyfus ne la demande lui-même...

— En effet... Je ferai tout mon possible pour vous donner satisfaction...

Et il se leva, congédiant Laborie d'un geste de la main.

Celui-ci le quitta en grinçant des dents, mais sa raison lui conseillait de se résigner, pour aujourd'hui, et il sortit sans mot dire.

Dans l'après-midi du même jour, le ministre fit appeler les généraux Boisdeffre et Gonse avec qui il eut une longue conversation.

Après les avoir mis au courant de la visite de l'avocat, il conclut :

— A mon avis, nous ne pouvons pas refuser cette autorisation...

Mais le général Boisdeffre secoua énergiquement la tête et s'exclama :

— Il faut à tout prix éviter une révision du procès!

Le général Gonse était également de cet avis.

— Oui, déclara-t-il, il faut éviter la révision pour ne pas perdre le fruit de tous les efforts que nous avons accomplis et pour tenir cachés les faits qui ne doivent pas être portés à la connaissance du public...

Cavignac était très préoccupé.

— De ce que vous dites, Messieurs, fit-il, je déduis que vous êtes convaincus de l'innocence de Dreyfus...

— Il est évident que le suicide du colonel Henry, après la découverte de la falsification, tendrait à démontrer que Dreyfus n'était pas le vrai coupable, admit Boisdeffre. Mais...

Il s'interrompit un moment, puis il conclut :

— Il me semble qu'il serait préférable de laisser Dreyfus là où il est que de nous compromettre tous !

— Si la vérité venait à être connue, ce serait un scandale épouvantable ! ajouta Gonse.

— Oui !... Ce serait notre ruine !

— Nous ne pouvons pas sacrifier l'honneur de l'Etat-Major pour un seul individu !... Et, après tout personne ne peut nous empêcher d'agir comme il nous plaît !

Toutes ces exclamations avaient été proférées avec une grande ardeur par le général Boisdeffre et par son collègue, tandis que le ministre les écoutait d'un air perplexe.

Cavaignac était perplexe.

— Je serais volontiers de votre avis, messieurs, dit-il, pour éviter une telle compromission devant nos compatriotes et devant l'étranger. Mais je crains fort, que d'après les derniers événements nous soyons forcés d'accepter une révision du procès Dreyfus.

— Malheureusement, je ne crois pas pouvoir opposer un refus à la requête de Maître Laborie, objecta-t-il.

Boisdeffre eut un éclat de rire nerveux.

— Vraiment ? s'exclama-t-il. Eh bien, nous pouvons aussi accorder la révision du procès... Dans un cas désespéré, nous pourrions l'accorder, Monsieur le ministre !

Cavaignac fixa sur lui un regard étonné.

— Je ne vous comprends plus, général ! dit-il. Il y a quelques instants, vous avez dit exactement le contraire !

Le général Gonse regardait également son collègue avec un air interrogateur.

Boisdeffre riait toujours... mais c'était d'un rire ironique.

— Je vais m'expliquer plus clairement, reprit-il. Une révision peut toujours avoir lieu, pourvu que... le résultat soit... ce que nous voulons !

— C'est-à-dire ?

— Qu'il faudra faire en sorte que Dreyfus soit de nouveau déclaré coupable...

— Que voulez-vous dire par cela ?

— Il faut tourner l'affaire de telle manière, que le capitaine Dreyfus reste coupable même après la révision, et que nous soyons dans notre droit comme avant...

Les ministres s'entre-regardaient.

On entendit quelques réflexions :

— Ainsi, on se débarrasserait pour toujours de l'affaire Dreyfus.

— Ce procès désagréable serait fini une fois pour toutes.

Boisdeffre se gonflait comme un paon.

— Vous admettez que mon plan n'est pas mauvais ?

On approuva :

— Il est à considérer...

— Non, il est bon...

Cavignac continuait de hocher la tête d'un air mal convaincu.

— Je dois vous faire observer que le suicide du colonel Henry demeurerait toujours une énigme, Messieurs ! remarqua-t-il. Comment la résoudre ?... Quelle explication donner au public ?

— J'ai aussi pensé à cela ! s'empressa de répondre le général Boisdeffre. Nous ferons courir le bruit que le colonel avait été subitement atteint de dépression mentale à la suite de graves ennuis intimes...

— Et si on demande la raison de cette dépression ?

— Les camarades d'Henry pourront affirmer, qu'il était neurasthénique depuis longtemps.

— Et quelle raison voulez-vous invoquer, pour expliquer son arrestation ?

— Oh !... Ceci ne fera l'objet d'aucune espèce de difficulté, Monsieur le ministre... On peut très bien mettre l'arrestation du colonel sur le compte d'un manque-

ment à la discipline... mais que cela n'avait aucun rapport avec l'affaire Dreyfus.

Boisdeffre s'anima et poursuivit :

— Cela paraîtra d'autant plus plausible, qu'on dira, que tous les bruits sur le colonel Henry ont été provoqués par les amis de Dreyfus. On devra faire paraître dans tous nos journaux des articles qui démontreront, qu'il en a été ainsi et que le public a été dupé...

La discussion devenait très violente. Maintenant qu'un plan était élaboré, il était plus facile de réduire à néant les scrupules de Cavaignac.

Celui-ci finit par accepter les suggestions de Boisdeffre.

Et, le lendemain, Maître Laborie recevait une lettre l'informant que la révision du procès Dreyfus était ouverte.

CHAPITRE CCCLXXX

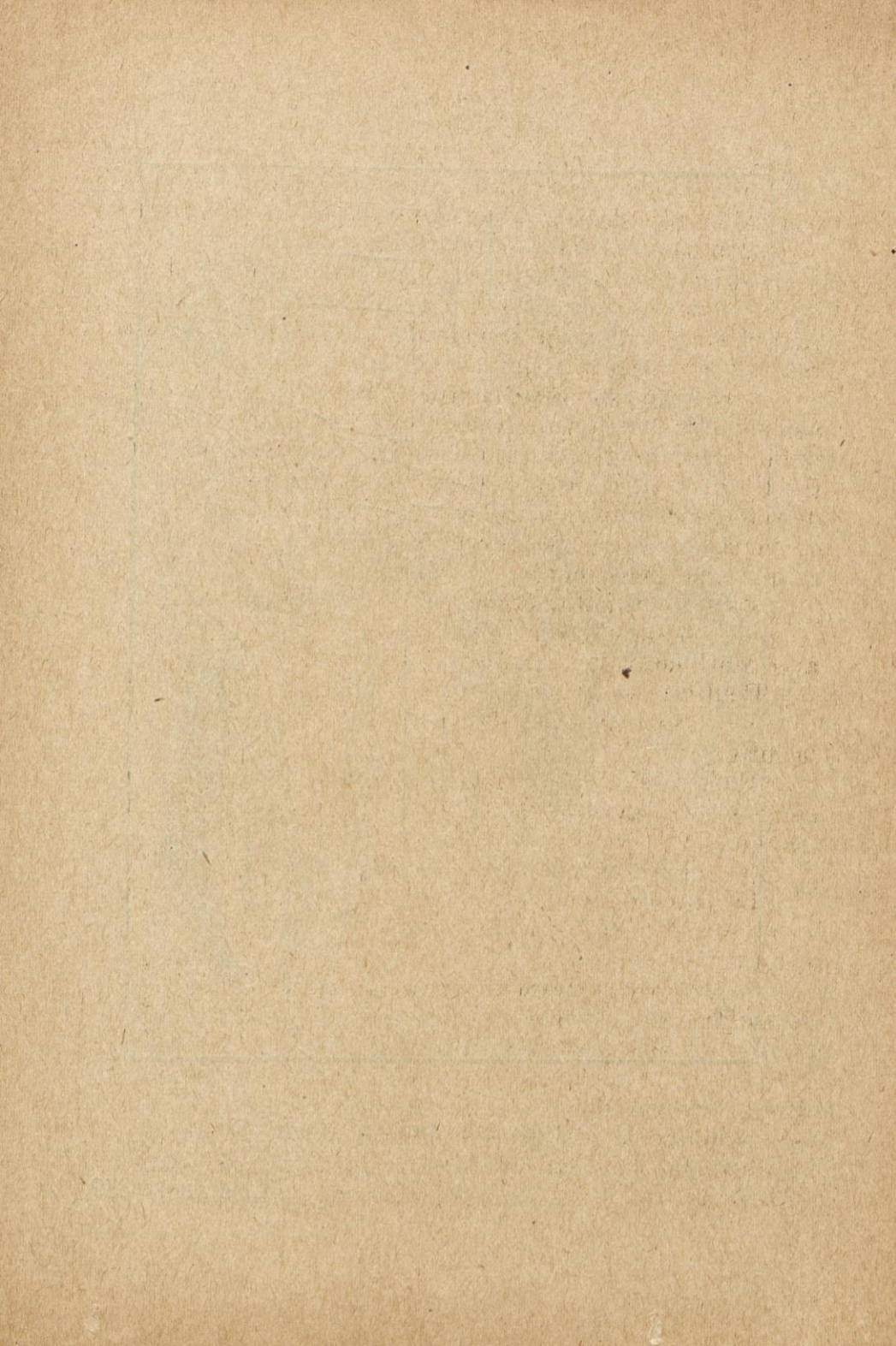
NOUVELLES DIFFICULTES...

Se conformant aux désirs de son mari, Madame von Schwartzkoppen surveillait attentivement les faits et gestes de Brigitte, laquelle ne pouvait plus faire un pas sans être suivie et épiée.

La pauvre jeune femme ne s'était encore aperçue de rien et, quand elle rencontrait son oncle ou sa tante dans la rue, ce qui arrivait très souvent, elle attribuait tout simplement cela au hasard.



— *Qui a payé pour moi ?...* Page 2691.



Elle attendait avec impatience le moment propice pour aller rejoindre Mathieu Dreyfus et elle se consumait d'impatience dans cette attente.

De jour en jour son désir de lui parler augmentait.

On parlait dans les journaux beaucoup de l'affaire Alfred Dreyfus, car le suicide du colonel Henry avait rappelé le procès au public.

Avec grand intérêt Brigitte suivait le cours des événements et elle ressentait une pitié sincère pour la famille de cet innocent, qui luttait depuis des années contre l'injustice. Parfois, lorsqu'elle était en compagnie de son oncle et de sa tante elle était tentée d'amener la conversation sur ce sujet, car elle aurait voulu savoir ce qu'ils en pensaient.

Mais une timidité étrange lui fermait la bouche.

Ce jour-là elle était décidée à avoir une entrevue avec Mathieu. Elle devait lui parler, le revoir.

Peut-être sa présence lui ferait du bien... elle pourrait le consoler, lui donner du courage, pour continuer la lutte.

Mais comme elle passait dans le hall, la porte du salon s'entr'ouvrit et Madame de Schwartzkoppen lui demanda :

— Où vas-tu, mon enfant ?

La jeune femme resta confuse. Elle tirait nerveusement sur son long voile, chercha des explications et dit enfin, timidement :

— Je vais prendre un peu d'air, répondit-elle, car je souffre d'un violent mal de tête...

— Eh bien, attends-moi un instant, je vais venir avec toi... J'ai quelques courses à faire et nous nous tiendrons compagnie...

Madame de Schwartzkoppen voulait prendre son manteau, mais une main hésitante l'en empêcha. Brigitte la regarda d'un air suppliant :

— Je voudrais... ne sois pas fâchée, tante Hélène mais je voudrais tellement...

Elle s'interrompt, et rougit violemment.

— Que veux-tu mon enfant ?

De nouveau la jeune femme hésitait.

Madame de Schwartzkoppen la pressa de parler.

— Dis-moi, ce que tu veux... aurais-tu des secrets pour moi ? N'as-tu pas confiance ?

Brigitte devenait de plus en plus confuse.

Elle luttait contre elle-même. Enfin reprenant courage, elle dit :

— Je voudrais sortir seule, tante Hélène !

Alors, Madame de Schwartzkoppen déposa son chapeau, prit la main de Brigitte et l'entraîna dans le salon.

Elle l'obligea à s'asseoir sur le divan et s'installa près d'elle.

— Brigitte, dit-elle doucement, je connais tes projets. Tu veux revoir monsieur Dreyfus.

— Mais, ma tante...

— Ne me donne pas d'explication, mon enfant, j'ai tout deviné. Je sais que tu l'aimes...

— Tu ne m'en veux pas ?

— Non, je comprends que tu es attiré vers lui par toutes les fibres de ton cœur, que tu n'as qu'un désir, le revoir... mais...

Brigitte leva la tête et fixa madame de Schwartzkoppen.

— Mais ?...

— Mon enfant...

— Ne me retiens pas, ne parle pas d'un « mais », tante Hélène. J'ai vécu si longtemps dans l'ombre de la vie et je porte en moi un désir immense de me réchauffer au soleil du bonheur.

La vie me semble si froide, tante Hélène.

— Ma pauvre petite chose...

Madame de Schwartzkoppen attirâ tendrement sa nièce vers elle.

Brigitte von Stetten continua doucement :

— Est-ce un crime de suivre la voix de son cœur ? Ne crois-tu que je n'ai pas droit à un bonheur nouveau, parce que Fritz m'avait fait promettre, lors de notre mariage, de lui rester fidèle éternellement... ?

Madame de Schwartzkoppen secoua négativement la tête.

— Non, mon enfant. Ce n'est pas pour cette raison, que je t'empêcherais de revoir Mathieu Dreyfus.

— Et pourquoi donc ?...

Madame Von Schwartzkoppen s'efforçait de sourire.

— Il m'est pénible d'en parler, Brigitte...

— De parler de quoi ?

— De ce « mais », qui t'empêche d'être heureuse avec Mathieu Dreyfus.

Brigitte prit les mains de sa tante.

— Parle... tu ne dois rien me cacher.

Madame Von Schwartzkoppen affirma :

— C'est ce que ton oncle m'a dit... Il est de notre devoir de t'avertir.

Brigitte était de plus en plus étonnée.

— De m'avertir ? Je ne te comprends pas, ma tante, je suis même très surprise, que mon oncle et toi, vous ayez parlé de nous...

— Mais mon enfant... nous savons très bien, pourquoi tu es venue ici...

— Et... vous n'êtes pas contents de cela ?...

De nouveau, Madame de Schwartzkoppen attira tendrement Brigitte vers elle et lui caressa les cheveux.

— Promets-moi, de ne pas te fâcher, Brigitte. Je voudrais t'éviter seulement un nouveau malheur, une

nouvelle désillusion. Et pour cela, je t'en prie, ne cherche pas à revoir Mathieu Dreyfus.

Brigitte se dressa, indignée.

— Tante Hélène, comment peux-tu parler ainsi ? Tu ne sais rien de lui... Quel nouveau malheur, quelle désillusion...

Elle s'interrompit et regarda attentivement Madame de Schwartzkoppen. Une idée lui vint, qui la fit pâlir.

— Oh ! comment ai-je pu demander ? s'écria-t-elle. Mathieu m'a oublié...

Elle le disait dans un souffle et de grandes larmes montaient dans ses yeux.

— Ne pleure pas Brigitte... Tu ne pouvais pas lui demander de te rester fidèle. Il savait que tu étais mariée à un autre homme et tu lui avais même écrit que tu avais juré à Fritz de lui rester fidèle éternellement. On ne peut pas reprocher à Mathieu Dreyfus, d'avoir donné son cœur à une autre femme. Il est jeune... et il y a tant de belles femmes ici à Paris. Et les hommes ne sont pas faits pour rester fidèles à un souvenir...

Brigitte gardait les yeux fermés.

Ces mots torturaient son pauvre cœur comme des tenailles brûlantes.

Un lourd silence s'apesantit sur les deux femmes.

Enfin, madame de Schwartzkoppen s'inquiéta de cette inertie, elle insista :

— Pleure, mon enfant... pleure... ne te raidis pas contre ta peine...

Brigitte sourit douloureusement.

— Pourquoi me plaindrai-je, tante Hélène... pour quoi pleurer ? J'aurais dû m'en douter. J'étais stupide de croire, que Mathieu Dreyfus m'attendrait. Tu as raison... il est jeune...

— Comprends-tu maintenant, pourquoi je voulais t'épargner une rencontre avec lui ?

— Oui, ma tante, et je te remercie de ta prévoyance. Cela m'aurait été très pénible, d'apprendre de lui, que tout était fini entre nous.

— Mais tu surmonteras ton chagrin ?

— J'ai déjà passé par tant de choses pénibles, ma tante. On est destiné à supporter tant de douleurs dans la vie.

— Tu seras calme, si tu le rencontres, par hasard ?

— Sois sans crainte, ma tante. Je ne suis pas capable de poursuivre un homme de mon amour, surtout si je sais qu'il appartient à une autre. Je lui souhaite tout le bonheur qu'il mérite. C'est un homme merveilleux.

— Oui, mon enfant, tout le monde le dit.

— S'il ne l'était pas, il ne se dévouerait pas autant pour les autres. Et je suis bien heureuse, de savoir que le destin lui ait réservé un peu de bonheur.

— J'ai entendu dire que la femme qu'il aime est une fille simple, mais très courageuse dont la lutte pour la vie est faite pour être non seulement une femme mais aussi une bonne camarade pour Mathieu Dreyfus.

Le sourire douloureux de Brigitte von Stetten s'accentua. Elle dit :

— Je voudrais être seule ma tante.

Madame von Schwartzkoppen ne la retint pas ; la suivant des yeux, elle murmura inquiète :

— Elle paraît très calme, mais, en elle, la plaie va saigner. Pauvre Brigitte... le temps atténuera sa douleur...

Elle passa dans le bureau de son mari, qu'elle trouva occupé à son courrier.

— J'ai tout dit à Brigitte... dit-elle sans préliminaires.

— Et comment a-t-elle réagi ?

— Elle a été très calme et je crois qu'elle se résignera...

Schwartzkoppen hocha la tête avec satisfaction.

— Je m'attendais à cela... Brigitte est une fille courageuse... et je suis bien heureux que nous soyons débarrassés de ce souci...

— Ne veux-tu pas proposer à Brigitte de m'accompagner en Suisse ?

— Naturellement... ça lui fera du bien de voyager et de se distraire. Cette affaire Dreyfus aura trop de retentissement ici, et je voudrais l'éloigner autant que possible de Paris.

Madame Schwarztzkoppen approuva son mari et se mit à faire avec lui des projets de voyage.

Dans sa petite chambre, Brigitte von Stetten s'était jetée sur son lit, et, cachant son visage dans les coussins elle donnait libre cours à son désespoir.

CHAPITRE CCCLXXXI

AVEUX INOPPORTUNS

Amy Nabot pénétra dans le bâtiment où se tenait le quartier général de l'Etat-Major.

Elle avait mûrement réfléchi à ce qu'elle voulait dire et elle était décidée à faire ses aveux avec le plus grand calme.

Un planton s'approcha d'elle et lui demanda ce qu'elle désirait.

— Je voudrais parler à l'officier de service.

— De la part de qui ?

— Mademoiselle Nabot.

L'homme monta au premier étage et revint après quelques minutes, pour lui dire :

— Le commandant vous attend.

Il l'accompagna jusqu'à la porte de celui-ci et s'effaça devant elle.

Amy fut péniblement surprise, lorsqu'elle se vit en présence du commandant du Paty.

— Pourquoi dois-je faire mes aveux précisément à l'adversaire le plus acharné de Dreyfus ? pensa-t-elle intimidée.

Elle sentit son courage diminuer et dit d'une voix incertaine :

— Je crois que mon nom ne doit pas vous être inconnu, Monsieur le commandant, lui dit-elle. J'ai été pendant plusieurs années au service de l'Etat-Major en qualité d'agent secret...

— Oui... Il me semble bien que j'ai déjà entendu parler de vous, répondit l'officier, sans même daigner lui accorder un regard. Et... que voulez-vous ?

— Je crois que mon nom ne doit pas vous être inconnu, Monsieur le commandant, lui dit-elle. J'ai été pendant plusieurs années au service de l'Etat-Major en qualité d'agent secret...

— Oui... Il me semble bien que j'ai déjà entendu parler de vous, répondit l'officier, sans même daigner lui accorder un regard. Et... que voulez-vous ?

Cette attitude ôta à la jeune femme tout son courage et elle répondit, soudain hésitante :

— J'ai à faire une déposition très importante et je vous prie de m'écouter attentivement.

Il posa son porte-plume sur la table et demanda sans la regarder :

— De quoi s'agit-il ?

— Il s'agit du bordereau falsifié, qui joua un grand rôle dans l'affaire Dreyfus et qui contribua à la condamnation de l'accusé. Ce papier est faux et je viens vous dire, comment il a été falsifié.

Du Paty fixa Amy Nabot d'un regard perçant.

— Vraiment ? C'est très intéressant. Racontez-moi cela.

Amy Nabot soupira profondément, comme pour se débarrasser de sa timidité, puis elle dit :

— J'ai appris par le colonel Henry, qui était mon ami en ce temps-là, qu'on avait découvert plusieurs cas d'espionnage à l'Etat-Major...

Du Paty l'interrompit brusquement :

— Soyez plus brève... j'ai peu de temps.... allez au fait.

— Bien.. je peux vous dire tout de suite, que c'est le colonel Henry qui a falsifié le bordereau et qu'il l'a fait sur ma demande.

Du Paty sursauta :

— Comment osez-vous dire une chose pareille... vous deshonnez la mémoire d'un mort... vous l'accusez d'une infamie. Et vous vous accusez vous-même, Dieu sait pourquoi...

— Pour expier la faute que j'ai commise...

— N'essayez pas de me faire croire cela... vous agissez au nom de quelqu'un...

— Je vous jure, que ce n'est pas vrai... s'écria Amy indignée. Vous savez aussi bien que moi, que le colonel Henry a falsifié le bordereau, mais vous ne voulez pas l'admettre. Vous voulez supprimer la vérité, parce qu'elle pourrait vous nuire, à vous et à un certain groupe de gens.

— Je vous défends de continuer.. s'exclama du Paty, rouge de colère.

Mais Amy avait soudain retrouvé tout son courage et elle ne se laissait plus intimider.

— Ma déclaration est sincère. Je peux la justifier, dit-elle. Je comprends que vous essayiez de la refuser... vous luttez pour votre situation qui s'écroulerait dès qu'on pourrait prouver, que c'est le colonel Henry, qui a fabriqué le faux bordereau et que Dreyfus a été condamné à tort. Vous ferez tout, je le sais, pour supprimer la vérité et je suis sûre que vous allez démentir aussi toutes les nouvelles que les journaux pourraient publier à ce sujet.

— Les journaux qui ont publié des nouvelles sur ce cas appartiennent tous au parti de l'adversaire... s'ils disent que le colonel Henry a commis un faux, ils mentent. Ce sont des gens qui veulent dresser le peuple contre l'Etat-Major et faire une campagne pour Dreyfus.

Amy Nabot sourit ironiquement et demanda :

— Voudriez-vous nier aussi le suicide du colonel Henry ?

— Pas le moins du monde... c'est un malheur, voilà tout...

— Oui... mais il l'a fait parce qu'il avait peur que son crime ne soit découvert. Pourriez-vous me donner une autre explication de son suicide.

— Je refuse de vous répondre... j'ai nullement envie de m'entretenir avec vous de cette affaire.

Amy le regarda d'un air menaçant :

— Si vous ne voulez pas m'écouter, je me verrais forcée d'en parler à d'autres personnes. Heureusement il y a à Paris, en dehors de l'Etat-Major, des tribunaux...

— Vos menaces sont inutiles... dit du Paty d'un ton plus doux. Et vous devriez comprendre, que je refuse

de vous parler, après les choses invraisemblables que vous venez de me dire.

— Vous m'avez contraint à cela, commandant.

Il haussa les épaules.

— J'ai seulement essayé d'éclaircir un malentendu mademoiselle Nabot. Mais, dans votre agitation, vous avez mal interprété mes paroles. Dans quel but vous accusez-vous ? Voulez-vous aller en prison ?

— S'il le faut, j'irai en prison. Je veux expier ma faute, et je veux que le capitaine Dreyfus qui souffre, malgré son innocence, soit libéré.

— Votre attitude est très noble, mademoiselle...

Du Paty avait prononcé ces mots avec une certaine intonation ironique.

Amy eut l'impression, qu'elle n'aboutirait à rien et elle voulut mettre un terme à cette conversation inutile. Mais il la pria poliment d'attendre.

— Voulez-vous m'attendre quelques instants... je voudrais parler de votre affaire à un des généraux.

Il fit un geste :

— Voulez-vous vous asseoir ?

— Merci... répondit-elle, je suis restée debout si longtemps...

Il l'interrompit, confus :

— Excusez-moi... je n'y avais pas pensé.

Et il avança un fauteuil.

— Je ne vous ferais pas languir... assura-t-il en quittant la pièce.

Amy s'assit. Quelles seraient les conséquences de cette conversation ? N'était-ce pas de la folie d'être venu ici ? Elle n'avait personne pour la protéger et de toute évidence, on allait tout essayer afin de la rendre inoffensive.

Pendant qu'elle réfléchissait anxieusement sur son sort, du Paty s'entretenait avec le général Gonse de la

visite surprenante, qu'il avait eu. Il lui expliqua que l'agent secret Nabot venait d'avouer que c'était le colonel Henry qui avait sur sa demande, falsifié le fameux bordereau.

Le général resta stupéfait.

— Quelle histoire !... on a eu tant de peine à étouffer cette affaire et à éviter un scandale public... et maintenant cette femme va détruire tous nos efforts.

— On ne peut pas le permettre... dit lentement du Paty.

Gonse approuva.

— Nous ne pouvons pas admettre qu'un de nos camarades ait fait des faux. Le général de Boisdeffre aurait mieux fait d'éviter la révision de l'affaire, ça lui aurait été facile. Maintenant il faut, avant tout, faire taire la Nabot. Tout ce qu'on dit dans les journaux doit être démenti, et même très énergiquement, car si nous n'y arrivons pas, la position de l'Etat-Major deviendra délicate. Dîtes à mademoiselle Nabot, qu'on s'occupera de l'affaire... Il faut l'apaiser par des promesses ; avec le temps elle oubliera peut-être et n'insistera plus. Ne pourrait-on pas l'envoyer en mission pour quelque temps ?

— J'essaierai de la calmer... promit du Paty.

Et il salua son supérieur pour aller rejoindre Amy.

— Je peux vous promettre, mademoiselle, que nous allons étudier l'affaire. L'unique difficulté est que le colonel Henry s'est tué et qu'il est toujours pénible d'accuser un mort...

— Je n'accuse pas le colonel Henry, mais moi-même.

Du Paty sourit et demanda :

— Et qu'attendez-vous de cela ?

— Une révision du procès du capitaine Dreyfus.

— On y arrivera aussi par d'autres moyens... car la révision du procès Dreyfus est déjà acceptée. S'il est innocent on le découvrira sûrement, même sans vos aveux. Je crois que vous avez tort de vous mettre dans une aussi mauvaise situation et si je peux vous donner un conseil c'est celui de laisser tomber cette accusation ; car il n'est pas agréable pour vous de vous compromettre ainsi et de risquer d'aller en prison.

Amy se leva.

— Je vois que vous ne voulez pas me comprendre, commandant... il est inutile de prolonger plus longtemps cette conversation.

Il s'approcha d'elle :

— Excusez-moi, mademoiselle... je vous ai dit cela dans la meilleure intention... Vous êtes libre de faire ce qu'il vous plaît et je vous ai déjà annoncé que nous allions étudier la question.

Elle le fixa d'un air méfiant.

Mais il sembla ne pas le remarquer et l'accompagna à la porte.

En l'ouvrant, il ajouta négligemment :

— Il ya longtemps que vous n'avez travaillé pour nous, mademoiselle... Vous n'auriez pas envie d'aller en mission ?

Amy pensa à sa situation désespérée. Si elle pouvait partir, elle était sauvée.

Mais peut-être du Paty lui tendait-il un piège, pour la faire taire ? Elle hésita un instant, puis elle se dit qu'elle ne devait pas refuser nettement, car elle pouvait avoir besoin de du Paty.

Lentement elle dit :

— Pour le moment je ne crois pas, commandant... mais nous pourrons en reparler...

— Comme vous voudrez, mademoiselle...

Elle sentit que du Paty avait été déçu par cette réponse et que ses soupçons étaient justifiés.

Une fois dans la rue elle décida d'aller chez le colonel Picquart, pour lui demander conseil.

Elle le trouva chez lui et Picquart fut enchanté de la voir.

— Je vous ai cherché partout, mademoiselle... où vous cachez-vous ?

— J'habite chez madame Etienne, rue de Lille, colonel.

— Ah ! je vous ai cherchée dans tous vos anciens domiciles. mais je n'ai pas pensé à celui-là.

— Vous ne m'auriez pas trouvé là-bas, colonel... je suis depuis hier seulement à Paris, j'ai été internée longtemps dans un asile d'aliénés.

Il la regarda avec effroi.

— Comment ? Vous étiez malade ?

— Malade, oui... mais pas folle.

— Mais pourquoi étiez-vous alors dans un asile d'aliénés ? C'est incroyable.. racontez-moi cela.

Il la pria de s'asseoir et Amy lui raconta son histoire.

— C'est effroyable... s'écria-t-il, lorsque Amy eut fini. Quelle infamie !... Vous êtes sûre, que c'est le colonel Henry qui s'en est rendu coupable ?

— J'en suis sûre, colonel. Il était le seul intéressé à me faire disparaître. Avant ma maladie, j'avais eu avec lui un entretien qui l'avait fort inquiété. Il savait que je représentais un danger pour lui et il essaya de me rendre inoffensive.

Et Amy raconta longuement toutes les difficultés qu'elle avait traversé.

Puis elle le mit au courant de sa conversation avec du Paty.

— Ce n'est pas là que vous deviez vous adresser, car l'Etat-Major a toutes sortes de raisons pour dissimuler la vérité.

Alors, je vais me constituer prisonnière.

Le colonel secoua la tête :

— Je ne vous le conseillerais pas mademoiselle. On interrogera les officiers qui ont fait l'instruction de l'affaire Dreyfus et vous pouvez vous imaginer le résultat d'un tel interrogatoire. On vous accusera d'avoir été achetée par le parti de Dreyfus, ou on dira, que vous êtes folle, pour pouvoir vous interner à nouveau. Ce serait courir un trop grand risque, croyez-moi. Il faut essayer de racheter votre faute par d'autres moyens.

— Personne ne veut m'aider, pensa amèrement Amy Nabot.

— Ce n'est qu'un conseil, que je vous donne là, mademoiselle... vous pouvez le suivre, ou agir selon votre idée. Et maintenant laissez-moi vous raconter quelque chose de très intéressant qui ne concerne pas cette affaire, mais vous personnellement.

Amy le fixa, très étonnée.

— Que pouvait-il lui arriver à elle d'intéressant ?

— Monsieur Wells est à Paris, mademoiselle.

Cette nouvelle la bouleversa.

— Il est venu ici dans l'espoir de vous trouver.

— Juste ciel !... Il ne doit pas me trouver, ne lui dites pas que vous m'avez vu.

— Pourquoi, mademoiselle ? Il est votre ami, j'en suis sûr.

— Oui... je le sais, colonel... mais il ne faut pas qu'il me trouve, répéta-t-elle.

— Je ne vous comprends pas... On ne se cache pas à ses amis.